

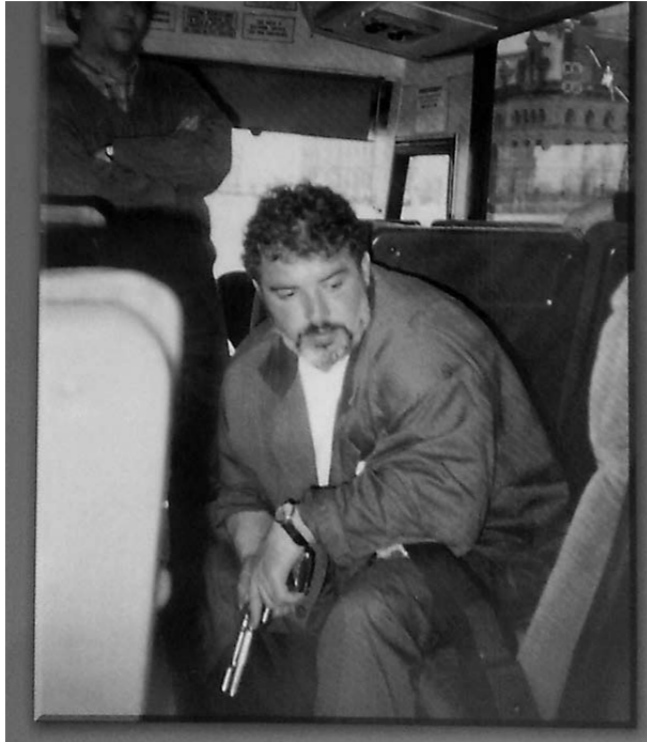
Quand Charles Yacoub a détourné un bus pour sauver le Liban

Vient de paraître Charles Yacoub (photo), pour attirer l'attention des médias sur la tragédie libanaise, détourne un bus américain vers le siège du Parlement canadien à Ottawa en 1989. Un geste fou parti d'une bonne intention. Le récit d'une aventure racontée par Nicolas Nasr.

Suzanne BAAKLINI

Ce fut un geste fou, désespéré, risqué, controversé, mais sans nul doute passionné. Une opération de détournement de bus que même les otages n'ont pas accepté de qualifier de « terroriste », pour secouer l'indifférence de l'Occident concernant la guerre subie par les Libanais en 1989. Cette opération avait été menée par un émigré libanais de longue date au Canada, Charles Yacoub, révolté que les souffrances de son peuple ne rencontrèrent si peu d'écho dans les médias et les consciences de son pays d'adoption. C'est cette histoire que relate aujourd'hui l'écrivain Nicolas Nasr dans un livre paru en arabe, j'ai risqué ma vie pour toi, mon Liban !. Ceux d'entre nous qui ont toujours en mémoire les derniers épisodes de la guerre du Liban, notamment « la guerre de libération » qu'avait menée le Premier ministre par intérim d'alors, le général Michel Aoun, contre la Syrie, seront intéressés de se souvenir d'une aventure vécue par un Libanais à des milliers de lieues de là, afin d'attirer l'attention du Canada et du monde sur les bombardements intensifs des régions qui étaient

connues en ce temps-là comme « l'Est chrétien ». Le 7 avril 1989, Charles Yacoub embrasse sa femme et ses deux enfants avant de sortir de sa maison à Montréal, sans avertir personne, déterminé à mener une action de grand éclat pour attirer l'attention du monde sur la tragédie de son pays. Ce commerçant libanais, né en 1956 et ayant émigré au Canada en 1976, était jusque-là sans histoires. Il est marié à Louise Bergeron, fonctionnaire au ministère de la Justice, et père de deux enfants qui avaient, au moment des faits, 4 et 8 ans. Les facteurs qui ont motivé son geste de désespoir étaient autant personnels que patriotiques : lui qui aimait ses parents jusqu'à l'adoration, comme dira sa femme plus tard, avait reçu deux jours plus tôt une cassette sur laquelle ils avaient enregistré leur version de l'enfer vécu à Ain el-Remmané. D'autre part, il avait été enthousiasmé par le soutien populaire à cette guerre de libération. Enfin, il avait participé quelques jours plus tôt à une manifestation de soutien organisée par des Libanais de tous bords et de toutes confessions au Canada, et constaté que cet



événement n'avait nullement intéressé les médias. Dans son livre paru aux éditions de Dar al-Mourad, Nicolas Nasr revient sur les moindres détails de l'opération du 7 avril 1989, menée par son beau-frère Charles. En résumé, cet émigré libanais avait alors détourné un bus américain, qui allait de Montréal à New York, vers le siège du Parlement à Ottawa. Le bus avait, à son bord, des passagers de nationalités différentes. Charles Yacoub a eu, dès les premiers instants, le souci d'expliquer aux passagers que malgré le revolver dans sa main, son geste n'avait d'autre but que d'éveiller les consciences. Ce qui explique la clémence des otages, plus tard, lors de leurs témoignages. Devant le Parlement, la police canadienne s'est déployée en force, dirigeant ses

armes contre le bus, craignant un attentat à l'explosif. Le livre revient aussi sur les critiques acerbes de la presse contre les différents services de sécurité canadiens, accusés d'avoir fait preuve de manque de coordination et d'inefficacité. L'aventure se termine bien, Charles Yacoub se rend et explique les raisons de son geste. Plus tard, il évitera les peines trop lourdes qui auraient pu résulter des deux chefs d'accusation les plus graves retenus contre lui : prise d'otages et mise en danger du Parlement canadien. Il sera condamné à six ans de prison, mais rien passera finalement que deux derrière les barreaux en raison de sa bonne conduite. L'impression que dégage ce récit est que Charles Yacoub n'a jamais regretté son geste, même dans

les pires moments du procès, convaincu qu'il avait, pour la première fois, contribué à éveiller les consciences sur la tragédie en cours au Liban. Le récit de Nicolas Nasr est écrit dans une langue sobre et neutre, n'omettant aucun détail de cette période, reflétant les différents points de vue (celui de Charles lui-même, celui de la presse...), laissant, comme le dit l'auteur lui-même dans son introduction, le lecteur juger par lui-même. Le livre est extrêmement bien documenté (articles de presse, lettres, documentation du procès...) et a été fait avec le concours du principal intéressé. Nicolas Nasr est lui-même l'auteur de plusieurs livres, dont trois sur la guerre du Liban. Charles tenait en main l'un d'eux, La faillite syrienne au Liban, le jour où il a détourné le bus. Cette opération avait suscité, en son temps, autant de compassion que de critiques. Certaines personnalités avaient solidement soutenu Charles lors du procès, comme le sénateur canadien d'origine libanaise Pierre Debbané, qui signe d'ailleurs la préface du livre. Louvage – qui, bien qu'écrit en arabe, comporte 35 pages en français – reprend la lettre du frère Jacques Toussaint Bélanger au ministre canadien de la Justice de l'époque, Doug Lewis. Touché par le désarroi du Libanais, l'ecclésiastique avait alors écrit : « A cause de la présente situation au Liban, je trouverais absolument inacceptable et hypocrite une condamnation de Yacoub. C'est pourquoi, si jamais cet homme était condamné à la prison pour avoir pris ce moyen, je demande à prendre sa place. » À signaler que Charles Yacoub

« Le Liban appartient à tous les Libanais »

avait également reçu le soutien des chefs de différentes communautés religieuses libanaises au Canada, ce qui lui avait permis de payer sa caution et de retrouver momentanément sa liberté au cours de son procès. Parmi les documents aussi, le touchant témoignage de sa femme, Louise Bergeron, qui le soutiendra jusqu'au bout. Elle écrit : « J'étais à mille lieues d'imaginer ce qui allait se produire. Ce matin-là, tout allait basculer. On dira de Charles qu'il était fou, Out... un geste fou... fou de son pays... fou de rage... fou de la situation que vivait sa famille à l'étranger. Un geste qui lui ressemble, éclatant entièrement dans ses amours (...) J'ai vécu cette période difficilement. J'ai ressenti un sentiment de culpabilité immense. (...) À mes yeux, Charles deviendra un éveillé de consciences, car il avait brisé le silence. La souffrance des Libanais criait enfin au monde entier. » Parmi les coupures de presse, se trouve l'information qu'avait alors fait paraître L'Orient-Le Jour : « Le jeune Canadien d'origine libanaise Charles Yacoub (...) a comparu hier soir devant un juge, qui a demandé que l'inculpé subisse un examen psychiatrique afin de déterminer s'il avait agi en pleine possession de toutes ses facultés mentales. En sortant du tribunal, le jeune homme avait eu le temps de lancer aux journalistes : "Allez dire au monde entier que le Liban appartient à tous les Libanais." »

« J'ai risqué ma vie pour toi, mon Liban ! » (« Ghartou bi hayati min aji-ka ya loubnan! ») de Nicolas Nasr, éditions Dar al-Mourad, 2008, 247 pages



L'équipe gagnante de Cana avec, de gauche à droite, Jamal Hijazi, Mohammad Abdel-Reda et Ahmad Abdel-Reda, et en arrière-plan, Albert Gemayel, président du Club sportif de Beit-Chabab.

Beit-Chabab, point de rencontre des joueurs francophones de pétanque

Une grande fête a rassemblé le dimanche 20 juillet dernier, au cœur de Beit-Chabab, les joueurs de pétanque de tout le Liban venus participer au tournoi annuel organisé par le Club sportif de pétanque de cette localité. Une douzaine d'équipes en provenance de Beyrouth, du Kesrouan, du Chouf, du Liban-Nord, du Liban-Sud se sont affrontées durant une journée entière dans une ambiance fraternelle à forte consonance française. En effet, les Libanais d'Afrique francophone (Côte d'Ivoire, Sénégal et Mali), de France ou du Canada, de passage ou de retour définitif au pays, étaient nombreux. Et l'équipe gagnante fut celle de Cana, venue en famille et en

bus de la région de Tyr avec ses trois joueurs, Jamal Hijazi, Mohammad Abdel-Reda et Ahmad Abdel-Reda, de Côte-d'Ivoire, qui vinrent à bout, vers 23h, de l'autre équipe finaliste, celle du Club sportif de Beit-Chabab, composée de Michel Battani, Youhanna al-Achkar et Albert Gemayel, président du club. La tradition de la pétanque à Beit-Chabab avait commencé en 1956 et s'était structurée à partir de 1997 grâce à Ramzi el-Achkar ainsi qu'au maire de la localité, Farah Bejjani, et son frère Charles, fondateurs du Charles Club, qui regroupent aussi une vingtaine de joueurs se rencontrant tous les week-ends à Konaitra et organisant également des tournois.

Maria Mourani, première députée canadienne d'origine libanaise

Rencontre Pleine de courage et d'ambitions, Maria Mourani gravit les échelons de la politique au Québec à une vitesse fulgurante et rentre au Parlement en 2006. Entrevue exclusive dans laquelle elle relate son parcours et ses ambitions.

Rania MASSOUD

Née à Abidjan d'un père originaire du Akkar et d'une mère d'Achrafieh, Maria Mourani a passé son enfance entre la Côte d'Ivoire et la France. Elle n'avait que 17 ans lorsqu'elle avait mis, pour la première fois, les pieds au Canada. C'était en 1988. Et comme tout nouvel immigrant, elle était dépaycée et s'adaptait mal tant au climat contraignant du Québec qu'à sa culture multithématique. « Petit à petit, confie-t-elle, je me construis un nouveau réseau social et je me suis approprié les valeurs canadiennes. » Pour la jeune Maria, il n'était pas question de faire de la politique. « Je n'y avais jamais pensé, assure-t-elle. C'est le hasard. » Après une formation en criminologie et en sociologie, Maria a travaillé comme agent de libération conditionnelle pour le Service correctionnel canadien ainsi que comme éducatrice dans les Centres jeunesse de Montréal. « Un jour, alors que j'étais "tannée" du système correctionnel fédéral, et fatiguée de voir la misère humaine et la situation difficile des jeunes, surtout ceux issus de l'immigration, ma mère m'invite à assister à une réunion du Parti québécois (PQ) dont elle était membre avec mon père », raconte-t-elle avec un accent québécois. Une fois sortie de la réunion du PQ, Maria savait ce qu'elle devait faire. « Je voulais changer les choses, sans savoir vraiment comment. Mais après avoir assisté à la réunion du PQ, j'ai décidé de m'engager dans la politique. C'est ce que je voulais faire dans la vie », dit cette femme pleine de foi, auteure de La face cachée des gangs de rue. « Mes collègues disent que j'ai de la chance. Mais je crois que c'est le destin qui m'a permis d'arriver là où je suis aujourd'hui », poursuit-elle. Le parcours politique de Maria Mourani commence en 2002. Elle est rapidement élue vice-présidente au PQ, dans la région d'Acadie. À peine un an plus tard, elle accède à la présidence. Cette même année, en 2003, elle rejoint le Bloc québécois, le parti souverainiste social-démocrate intimement lié au PQ, qui a



Maria Mourani au cours de sa visite au Liban au lendemain de la guerre de 2006

pour mission de défendre les intérêts des Québécois et des Québécoises au Parlement canadien tout en mettant en place les conditions nécessaires à la réalisation de l'indépendance du Québec. En 2004, elle présente comme candidate du Bloc souverainiste aux élections fédérales. Elle échoue, mais persiste. Deux ans plus tard, elle est enfin élue députée à la Chambre des communes du Canada, représentant la circonscription d'Ahuntsic. Elle devient ainsi la première députée canadienne d'origine libanaise. « Dans la vie, il ne faut jamais abandonner, mais continuer à se battre pour défendre ses idées », affirme Maria, également membre fondateur du Mouvement Montréal français qui lutte contre l'anglicisme au Québec. Selon elle, « un peuple qui ne protège pas sa langue et sa

culture ne survit pas ». Quelques mois après son élection au Parlement canadien, son pays d'origine, le Liban, est bombardé par l'armée israélienne. Maria Mourani ne reste pas les bras croisés. Elle entreprend une tournée diplomatique et rédige un rapport d'observation destiné à ses collègues du caucus du Bloc québécois. Son rapport sera applaudi par le Haut-Commissariat aux Droits de l'Homme des Nations unies. C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'elle décide de retourner à Beyrouth, en août 2008, afin de vérifier où en est la situation politique du Liban, quel rôle joue le Canada dans ce dossier et où en est la restauration des sites historiques. Lors de sa visite, elle a été décorée de la médaille d'honneur de l'Union libanaise culturelle mondiale pour sa mission hu-

manitaire au Liban et pour ses accomplissements en tant que Libanaise au Parlement canadien. « Le Liban est un pays magnifique et très "habib", proche du cœur, dit-elle. Je compare ma relation avec le Québec et le Liban à celle d'une mère avec ses deux enfants. Elle ne peut pas aimer un enfant plus qu'un autre. » Aux yeux de Maria, Beyrouth et le Québec ont beaucoup de ressemblances politiques, historiques et culturelles. « Les deux veulent en finir avec l'ingérence étrangère et devenir souverains à part entière », souligne la députée qui dit porter dans le cœur « le cèdre et la fleur du lys », symboles de ses deux « patries ». Selon elle, le Liban peut et doit retrouver sa stabilité car « tout le potentiel est là ». « Le Liban ne peut être sauvé que par l'unité de son peuple et, croyez-moi, la diaspora libanaise n'attend que ça pour revenir au pays », affirme Maria Mourani.

« Le cèdre et la fleur de lys dans le cœur »

Beto Carrero, le Zorro brésilien, tire sa révérence

Disparition Le fondateur du plus grand parc d'attractions d'Amérique latine s'est d'abord fait connaître comme acteur de cinéma. Retour sur un destin hors norme.



Roberto KHATLAB

« Beto Carrero World », le plus grand parc multithématique d'Amérique latine et le 5e dans le monde, a perdu récemment son fondateur, un fils d'émigrés libanais. João Batista Sérgio Murad, né en 1937 au Brésil, à São José do Rio Preto, dans l'État de São Paulo, était connu sous le nom artistique de Beto Carrero. Tout jeune, João a travaillé dur dans le domaine de l'élevage du bétail avec son père Alexandre, que l'on appelait « Carreiro » (celui qui conduit une charrette de bœufs). Plus tard, il se donna ainsi le surnom de « Beto Carrero ». Il s'installa dans la capitale São Paulo à l'âge de 18 ans et commença à travailler dans la vente des annonces pour les grands journaux et revues du pays. Son agence de publicité, JB World, fondée dans les années 1970, devint 19e au rang mondial et de la commença sa fortune. Beto entra ensuite dans le monde de l'audiovisuel avec un programme à la radio, « Progama Beto Carrero », dans lequel il jouait de la musique populaire et racontait des histoires comme « hakawati » (conteur). Puis il participa en tant qu'acteur à plusieurs films de télévision et de cinéma brésiliens.

parc devint rapidement le plus grand d'Amérique latine, avec une superficie de 14 millions de mètres carrés et 12 000 artistes travaillant pour animer la grande infrastructure composée de 85 attractions pour les « enfants » de 4 à 80 ans. Ce complexe est dominé par une superbe structure, le Château des nations, réplique d'une construction médiévale avec de grandes tours, la plus haute, de 45 mètres, étant desservie par un ascenseur panoramique qui offre une très belle vision du littoral. À l'intérieur du château, se trouve un grand centre commercial avec une agence bancaire. Le parc comprend aussi une ancienne ville de l'Ouest américain, où des spectacles de cow-boys enchantent les petits et les grands. Dans le grand zoo, un des plus riches du pays, qui possède un centre d'études des espèces animales, des centaines d'animaux ramenés des quatre coins de la planète proposent des spectacles étonnants d'acrobatie et autres. La grandeur du parc est complétée par un fleuve d'un kilomètre de long le traversant, avec des chutes d'eau et des grottes suscitant de grandes émotions. Le parc est également équipé de jouets électroniques, d'un

cinéma avec simulateur de mouvements en technologie 3D, et les amateurs d'aventures extrêmes peuvent, à partir de la « Big Tower », effectuer une chute libre de 100 mètres, la plus grande du monde, l'équivalent d'un immeuble de 30 étages. En 17 ans d'activités, ce parc, défini par son créateur comme étant celui de la famille brésilienne, a reçu plus de 10 millions de visiteurs. Beto Carrero, homme d'affaires et artiste, un des plus célèbres héros des enfants brésiliens, est décédé cette année, le 1er février 2008, à l'âge de 70 ans. À ses funérailles étaient présentes plus de dix mille personnes, dont le gouverneur de l'État de Santa Catarina, Luis Henrique, et de nombreux autres représentants officiels. Le président de la République, Luis Inácio Lula da Silva, a adressé ses condoléances à sa famille avec une gerbe de fleurs, et tout un peuple a rendu hommage à ce grand homme qui, avec son dynamisme, est monté sur les plus hautes marches du monde artistique et des affaires au Brésil.

Il est important de noter qu'une des principales préoccupations de Beto Carrero était la préservation de la nature, et dans le parc, entouré d'une

forêt de 5 millions de mètres carrés, plus de 30 000 espèces d'arbres ont été cultivées. Par ailleurs, les enfants constituant un des plus importants patrimoines pour ce grand homme, il créa en 2004 l'Institut Beto Carrero formant des professionnels, médecins, pédiatres, dentistes, nutritionnistes, pédagogues et autres, et développant des projets sociaux en faveur des enfants pauvres, basés sur trois axes : l'éducation, la santé et l'environnement. Il disait : « Notre objectif est d'aider les enfants pauvres, de les enlever de la rue, du contact avec la violence et la drogue, et de les ramener à une ambiance de vie familiale. » Le parc a aussi contribué au développement de la région où il se trouve, la ville de Penha passant en dix ans de huit à dix-huit mille habitants en 2000. Le port de Itajaí a été aménagé pour recevoir les bateaux transatlantiques avec des touristes brésiliens et étrangers, et l'aéroport local a été agrandi. L'objectif du parc est de travailler sur l'inconscient et l'imaginaire des peuples. Toutes les civilisations y sont représentées et les visiteurs sont entraînés dans un monde de fantaisie, sans repères chronologiques, où se côtoient cow-boys, indiens, pirates, Africains et autres, évoluant à des époques différentes, la diversité faisant l'union de tous. « Beto Carrero World » poursuit actuellement ses activités sous la direction d'Alexander von Janke Murad, 28 ans, le fils de Beto Carrero. Il y a un proverbe qui dit : « Sans savoir ce qu'est impossible, il est parti et a réussi ». Et sans doute, le meilleur exemple au Brésil pour illustrer ce proverbe est l'histoire de João Batista Sérgio Murad, d'origine libanaise, devenu la star brésilienne Beto Carrero.

Pour plus d'informations
http://en.wikipedia.org/wiki/Beto_Carrero_World
<http://criancas.hsw.uol.com.br/beto-carrero-world.htm>

